

quelques années, il ne restera derrière lui, dans cette immense contrée sauvage pas même une pierre qui rappelle sa venue, rien ! Je me trompe, il a laissé une croix, une humble croix de bois, sur un rivage désert ! Arbre étrange, je te retrouve debout au même endroit, transformé en une croix de fer que les intempéries des saisons et les années ne pourront plus entamer. De quels prodiges n'es-tu donc pas capable puisque sur le rivage même où le marin agenouillé te planta, s'élève aujourd'hui un monument destiné à glorifier son nom, son action pieuse et patriotique.

Et, la postérité, elle reconnaîtra dans le héros breton un de ces génies hardis qui s'élancent isolément dans l'inconnu, qui reculent les bornes du monde civilisé et qui vont porter la lumière jusqu'au sein des ombres de la mort. Sans doute, elle le proclamera un grand patriote puisqu'il a risqué sa vie dans mille dangers pour agrandir et glorifier sa Patrie, mais elle admirera surtout sa foi d'apôtre. Elle racontera aux générations futures ces deux actes de foi publics et solennels de leur premier ancêtre, et elle leur dira que cette première page de notre histoire en est peut-être la plus belle...

Voilà, enfants de la Bretagne l'expression, décrite par l'un des nôtres, du culte respectueux que nous avons voué à Jacques Cartier.....

Mais revenons à ma visite chez Botrel.

Nous étions à converser mes aimables hôtes et moi, quand Botrel me dit tout-à-coup : " Je veux, Mademoiselle, que vous fassiez plus ample connaissance avec ma femme, remettez-moi donc l'album que vous avez à la main et pendant que je vous y rimerai quelque chose, canadienne, notre sœur, causez avec ma bretonne "

Vivement touché de la délicate attention du poète, je dis : " Merci, " peut-être faiblement, ô Botrel, mais avec un doux tressaillement d'émotion. J'allais recevoir pour mes compatriotes féminins, des vers du Barde de la Bretagne !

Et souriant à Madame Botrel :

—Veuillez, demandai-je, me parler de vous, Madame ?

—Vous parler de moi, Mademoiselle, ce me sera bien facile : Je vis contente dans ma maisonnette de Port-Blanc, j'aime Dieu, ma Bretagne et j'écoute chanter l'âme de mon poète, bien heureuse d'en être l'interprète auprès de mes bretons dans nos veillées de chez nous, et auprès de vos canadiens dans notre course sur le sol du Canada.

—Et comment l'aimez-vous, mon pays, Madame ?

—Ah ! beaucoup ! Son aspect est plus moderne que ma Bretagne, mais son climat et son atmosphère sont les mêmes.

—Et croyez-vous, Madame, que le temps vous dure, si loin de vos genêts et de vos landes ?

—Ma pensée, naturellement, s'envole souvent vers mon ciel breton—mais je vivrais ici joyeusement trois ou quatre mois de l'année avec l'espérance d'aller ensuite, prier sur notre terre du Finistère.

—Voilà une belle parole, madame ; et tout désireux que seraient les Canadiens de vous garder au milieu d'eux, Bretons charmeurs, ils n'auraient pas la cruauté de vous arracher pour toujours à votre bonne vie du pays de l'Armor.

—Mais, mademoiselle, fit Madame Botrel, je me suis plu à me créer un petit chez nous breton—souvenir bien doux. Regardez ces photographies. La première est celle de ma chère mère, les autres représentent le père et la mère de mon poète, et ce bébé que vous voyez tout rose et plein de vie est mon mari quand il était enfant. Je l'appelle mon bébé toujours, ce bambin rieur.

—Je crois que vous aimez les petits enfants, madame ?

—Je les adore—et Dieu n'a pas voulu m'en donner.

Et Madame Botrel devint si triste que je me rappelai à part moi ce vers de Botrel :

Puis, si Dieu daigne bénir  
Les époux qu'il vient d'unir,  
Il nous enverra ses anges,  
Et nous verrons, triomphants,  
Les enfants de nos enfants  
Bégayer parmi leurs langes.

Le sourire revint bientôt sur les lèvres de ma charmante interlocutrice, qui me dit :

—Ces deux portraits sont ceux d'un

neveu à moi que j'ai élevé. Ici il n'a que quelques mois et là il a 14 ans. C'est un petit homme aujourd'hui que nous aimons bien. C'est par lui que je me console de n'être pas mère. Permettez-moi, Mademoiselle, de vous donner une preuve irréfragable de mon amour pour les petits,—et la Bretonne riait d'un joli rire entraînant—mon mari m'apportait hier une collection de cartes postales illustrées. J'en ai choisi deux, les voici !

Je regardai les cartes : c'étaient deux petits sauvages, noirs, noirs, l'un enfoui dans un panier d'osier...

—Voyez, il a peur, me dit Madame Botrel, il grimace...

L'autre, un joli bambin, était emmaillotté dans une écharpe bigarrée—très à son aise le petiot—sa petite face de bonne humeur, souriait à qui le regardait.

A ce moment, le poète breton me rendait mon album sur lequel était écrit de la pensée et de la main du Barde, ceci :

*aux Bretons du Canada*

*Canadiennes mes beaux mignonnes  
mes souvenirs seront très doux  
Quand dans nos chaumières bretonnes  
Le soir je parlerai de vous  
Aux Canadiennes de chez nous.*

*Botrel  
Léna*

—Et moi, je veux ajouter à ce souvenir ma signature, dit l'aimable Madame Botrel.

N'est-ce pas, chères lectrices du JOURNAL DE FRANÇOISE, que ce doux petit nom, Léna, enchâssé dans le parafe du poète symbolise bien l'union de deux cœurs fortement trempés à la source d'eau vive de l'amour de Dieu et de l'amour du drapeau.

En terminant, je prends la liberté de formuler un vœu :

Que Saint-Yvon et la Vierge d'Arvor, patrons de la vieille Armorique, bénissent les aspirations maternelles de Madame Botrel et la rendent mère d'un joli petit gâs !

GILBERTE.

20 avril 1903.